



UN LIVRE, UN AUTEUR Laurent Fourquet

Le christianisme n'est pas un humanisme



Normalien, énarque, agrégé de sciences sociales, Laurent Fourquet a publié en 2011 *L'ère du consommateur* (Cerf) et en 2014 *Le Moment M4* (François Bourin). Il nous parle ici de son nouvel essai.

La Nef – Comment définissez-vous l'humanisme et pourquoi s'oppose-t-il nécessairement au christianisme ?

Laurent Fourquet – L'humanisme est une idéologie qui valorise le processus d'appropriation du monde et, au sein de ce monde, de chaque chose, transformée en simple objet de savoir, déterminée et donc possédée une fois pour toutes. L'humanisme est ainsi une volonté de puissance exercée sur les choses, au nom de l'humanité dans un premier temps, de l'individu singulier, ensuite. Employant la technique au service de son projet, elle aboutit au nihilisme actuel d'une société régie par la recherche obsessionnelle de l'intérêt, donc à la détermination tyrannique des choses, y compris, paradoxalement, de l'homme lui-même. Cette volonté nihiliste de puissance me paraît exactement à l'opposé de la désappropriation de soi par le don généralisé qui caractérise le christianisme.

Vous expliquez qu'à deux millénaires de distance, c'est la même confrontation entre deux forces spirituelles, l'humanisme et le christianisme, qui se répète toujours : pourriez-vous nous expliquer cela ?

■ Même si l'humanisme occidental moderne a pris forme à l'époque des Lumières, sa matrice existait déjà, dès l'Antiquité, sous la forme de « sagesses » qui visaient à maîtriser le monde en refoulant tout ce qui, dans la vie, dépasse la mesure et l'apparent ordre des choses, et donc en niant le mal, la douleur et la mort et le dépassement de ces infinis sombres par la gratuité du don absolu, la folie de la croix.

Votre réquisitoire contre l'humanisme et, à travers lui, la modernité, est implacable : la modernité est-elle d'un bloc et donc à rejeter également en bloc ? Les chrétiens dans ce monde moderne ne peuvent-ils être que dans une posture de dissidence ?

■ Je ne crois pas que le retour à un passé « pré moderne » soit possible ou même souhaitable et je considère que les forces spirituelles qui, périodiquement, nous entraînent sur ce chemin sont tout autant porteuses de néant que la modernité, à laquelle elles appartiennent d'ailleurs. Mais je crois aussi que l'humanisme et la modernité, d'un côté, le christianisme, de l'autre, s'opposent radicalement dans leur principe, la quête d'une conciliation entre eux ne

peut être, en pratique, qu'un piège pour le christianisme, sommé de se dévitaliser, donc de mourir, pour pouvoir passer sous les fourches caudines de la modernité. Dans un monde gouverné, de plus en plus tyranniquement, par les puissances nihilistes de domestication du monde, les chrétiens devront donc, effectivement, assumer un statut explicite de dissidents. Mais, il n'y a, selon moi, rien de spécialement dramatique là-dedans. On peut en effet se demander si ce n'est pas la vocation du chrétien authentique, d'être celui qui ne se satisfait pas de l'ordre des choses même et surtout lorsque celui-ci est, formellement, chrétien...

Vous expliquez que, si rien n'est fait, nous laisserons face à face deux barbaries : celle du consumérisme libéral et celle de l'islamisme ; que faire pour éviter ce sinistre face-à-face et quel rôle les chrétiens devraient-ils tenir ?

■ Je plaide, dans mon livre, pour un christianisme « vivant » ou « affirmatif ». Nous n'aurons, en effet, aucune chance d'offrir une possibilité concrète de salut aux hommes de ce temps, si notre christianisme ne parvient plus à s'énoncer qu'au travers de formes sinistrées, gouvernées intégralement par la modernité : c'est le cas, par exemple, lorsque la foi chrétienne n'est plus qu'un pauvre petit secret enfermé dans notre conscience ou, à l'opposé (apparent) un simple marqueur identitaire. C'est encore le cas lorsque notre différence se marque simplement par des thèmes isolés comme la « défense de la famille », sujet évidemment majeur mais qui ne trouve son sens que dans une perspective beaucoup plus profonde, celle de la lutte contre l'appropriation généralisée du monde par l'intérêt individuel égoïste et l'arasement de la vie au nom de cette appropriation. Un christianisme vivant et affirmatif est, pour moi, un christianisme qui monte, surtout par la force de l'exemple, qu'il existe une singularité chrétienne, partout, et peut-être surtout là où on ne l'attend plus, depuis l'économie et les mœurs jusqu'au champ immense des petits gestes du quotidien, et que cette singularité, qui peut être critique féroce, parfois, de l'air du temps, ne vient pas de nulle part : elle s'enracine dans une parole qui plaide pour le don inconditionnel, la pure dépense de soi au service du ciel, de la terre et des autres.

Propos recueillis par Christophe Geffroy ■



Laurent Fourquet, *Le christianisme n'est pas un humanisme*, Pierre-Guillaume de Roux, 2018, 320 pages, 26 €.